

L'essai — Entre Montaigne et l'événement

Joseph Bonenfant

Volume 8, Number 1, février 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036511ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036511ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonenfant, J. (1972). L'essai — Entre Montaigne et l'événement. *Études françaises*, 8(1), 101–108. <https://doi.org/10.7202/036511ar>

L'ESSAI — ENTRE MONTAIGNE ET L'ÉVÉNEMENT

« La *crise* m'a surpris, pour ma part, dans le cheminement d'un cours d'histoire des idées où je devais parler de Montaigne. »

FERNAND DUMONT 1

Quel rapport, entre l'événement et la réflexion ? L'événement peut être récent, et posséder une force de provocation incoercible, tel octobre 1970. Il m'apparaît d'abord comme désordonné. Je ne parviens pas à réunir les morceaux d'un puzzle fou. J'essaie de comprendre quelque chose, de trouver une unité, un principe d'explication, une loi qui me permette de le dominer. L'événement se retire, et quand il resurgit, j'ai enfin trouvé la distance, principe premier de la réflexion.

L'essai québécois, en 1971, ne se rattache pas nécessairement à l'automne 70, mais on ne peut plus lire, après cet événement, un essai, comme on l'aurait fait avant. La conscience a acquis une nouvelle dimension critique. Plus que jamais la réflexion se veut étroitement liée à la vie quotidienne, dans ses manifestations littéraires, politiques, culturelles. Ces réflexions m'amènent à proposer une triple division, selon l'objet, des essais publiés au cours de l'année. D'abord, la culture, avec *l'Univers invisible* de

1. *La Vigile du Québec*, Montréal, Editions H.M.H., 1971, 234 p., p. 14.

Jean Tétreau² et les numéros 3 et 4 de la revue *Critère*³, respectivement sur le « jeu » et sur le « crime » ; la littérature, avec *le Miracle et la métamorphose*⁴ de Maximilien Laroche, *Point de fuite* de Hubert Aquin⁵ et *Géographies* de Louis-Marcel Raymond⁶ ; le problème politique, avec *la Violence au pouvoir* de Maurice Champagne⁷ et *la Vigile du Québec* de Fernand Dumont.

Le livre de Jean Tétreau ne peut être passé sous silence. Non seulement parce que Tétreau est peut-être notre meilleur essayiste⁸, mais parce qu'il évolue d'une manière exemplaire. On trouve chez lui le même cheminement que chez Montaigne, tel que dégagé par Jean-Yves Pouilloux : « ... de l'essai comme totalité, généralement brève, circonscrite, ordonnée à un thème, à l'essai comme diversité longue, équivoque et généralement désordonnée⁹ ». Tétreau a été « désordonné » dans ses premiers essais ; c'était le vrai point de départ. Avec *l'Univers invisible*, il ordonne sa réflexion sur un modèle cosmologique conforme à la science et jette les bases d'une cosmogonie « qui veut que l'ensemble des choses, dans un espace influencé par leur masse, se comporte comme notre système solaire » (p. 76). Voilà un exemple de réflexion extrêmement ordonnée qui correspond à l'objet le plus distancé, le plus proche et le plus lointain à la fois, avec cette différence que l'événement ici est le cosmos. Cet « essai de cosmologie déductive » manifeste, dans l'œuvre de Tétreau, le besoin de faire se recouper l'induction humaniste (acquérir une sagesse) et la déduction scientifique (maîtriser la science). C'est toujours le même recul réflexif.

Le numéro de *Critère* consacré au crime, s'il comporte de nombreux exposés de spécialistes, présente plusieurs

2. Editions d'Orphée, Montréal, 1971, 77 p.

3. Revue publiée par un groupe de professeurs du collège d'Ahuusic.

4. Montréal, Editions du Jour, 1970, 242 p.

5. Montréal, Le Cercle du livre de France, 1971, 161 p.

6. Montréal, Editions H.M.H., 1971, 211 p.

7. Montréal, Editions du Jour, 1971, 255 p.

8. Voir surtout *Essais sur l'homme* (1960) et *le Moraliste impénitent* (1965).

9. Lire les « Essais » de Montaigne, Paris, Maspero, 1969, p. 101-102.

études sur les diverses conceptions « culturelles » du crime. D'abord dans la pensée de philosophes comme Platon, Kant, Bergson, Camus, etc., puis dans l'univers de Dostoïevsky et enfin dans *Kamouraska* d'Anne Hébert (p. 52-61). Il faut lire aussi l'article de Emerson Douyon, intitulé « Drogue et valeurs nouvelles au Québec » (p. 190-198). Il écrit notamment : « On comprend que le jeune Québécois soit saturé par cette invitation incessante à la prudence, à la raison, au conformisme du Canadien français et soit en quête d'une fuite dans une forme de déviance. À ses yeux, il fait bon vivre à certains moments en marge de la logique et chercher dans l'irrationnel une suprême raison d'espérer » (p. 197). Comme quoi tout ce qui se pense au Québec se recoupe de quelque manière. Ces études sur le crime, dont la notion peut être flottante on le voit, présentent plus de diversité que celles consacrées au jeu.

Le numéro trois de *Critère*, sur le jeu, est à lire au complet. Dans les essais et les études qu'on y trouve, on est toujours ébahi par l'importance du jeu dans la culture (rite, fête, libération, sincérité, etc.) et, d'autre part, par la suspension ou la difficulté de l'analyse de cette « activité libre, imprévisible, gratuite et pourtant réglée ». Le jeu est-il une activité spontanée qui donnerait moins de prise à la description que le travail qu'on a toujours tendance à rattacher à l'effort ? Même les écrivains les plus volontaires n'ont pu éluder la réalité du jeu, ne pas faire de leur plaisir d'écrire une mise en forme rituelle ni de leur fantaisie la source même de leurs œuvres. En ce sens, l'étude que Jeanne-Marie Gingras consacre à Valéry, si elle arrive à des conclusions plus inattendues que celles de l'étude que Gabrielle Poulin consacre aux surréalistes, montre la création poétique comme source et signe d'une vitalité joyeuse qui se dépense en actes rigoureux. Les surréalistes ont élaboré une doctrine du jeu, faudrait-il dire du jeu de hasard ; mais quel poète, et au premier titre Valéry, ne le fait pas ?

Toute la littérature ne peut-elle pas passer pour un indéfini et imprévisible jeu avec les mots ? Aucun doute

là-dessus si on lit *Point de fuite* de Hubert Aquin, dont le titre est lui-même un jeu de mots. Comment comprendre cette fuite ? Dans un sens négatif ou dans un sens directionnel ? La vérité est que toute orientation pour Aquin est négative, il a déjà dit privative, tout sens est inéluctable ou enfermant, ou alors, selon les contradictions comme il les aime, offre un point de fuite où tout lecteur n'est pas sûr de pouvoir le rejoindre. Aquin est évanescent ; ses mots sont avant tout des mirages ; ils nous bernent littéralement. Il nous reste de folles images rémanentes. Aquin se croit « un gars bien ordinaire » (p. 9) ; pourquoi ajoute-t-il : « Je fonctionne sur une longueur d'onde mystifiante et qui ne mystifie que moi ... » (p. 11) ? Entre ces deux extrêmes, on rencontre l'auteur dans tous ses états : romancier, dramaturge, touriste ; rage de vivre, fascination de mourir. Coiffant tout, l'excitation ou la dépression. Aquin prend son lecteur pour un agent de police ; il se défile sans cesse devant lui. Il retrouve finalement toujours son fil avec cette sincérité masquée qui le porte à ne parler que de lui. Il préfère vraiment son propre personnage.

Aquin n'en revient pas de se trouver intéressant, de puiser en lui prétexte et matière à écrire. Les dédoublements, de préférence faux ou incertains, prouvent seulement que chacun est pour soi le monde entier. Ce parti pris se voyait déjà dans ses deux premiers romans. Comment fuir cependant hors d'une trame romanesque ? Dans *Point de fuite*, le dénommé Aquin est un héros qui humilie Pierre X. Magnant, qui ne faisait que passer. Aquin demeure, survit, rivalise avec lui-même. Il se fuit sans sortir de lui-même, ou se cherche sans se trouver. Voilà ce qui fait de ce recueil d'« œuvres mêlées » un inventaire autobiographique passionnant dont l'ambiguïté même appartient au genre « mêlé » qu'est l'essai.

Un essai peut-être tout autre chose ; par exemple, une étude littéraire. L'auteur s'efface devant une ou des littératures ; il s'abolit même comme individu contradictoire dans la recherche d'un ordre strict. Tel est le cas de M. Laroche dans *le Miracle et la métamorphose*. On ne saurait

reprocher à l'auteur d'établir tant de parallélismes entre les littératures du Québec et d'Haïti : son étude est comparative. Les pages les plus intéressantes sont peut-être celles qui parlent d'Eros au théâtre (p. 115-129) ou de l'image du père (p. 82-111). À la fin, le miracle québécois de la revanche de l'homme, l'espérance haïtienne de se métamorphoser en Dieu suggèrent à la fois trop et trop peu, à la fois tout et rien. Le lecteur s'attache à des rapprochements plus concrets, plus suggestifs, qui sont du reste fréquents, dans cette espèce de livre-fichier.

On s'étonne que *Géographies*, de Louis-Marcel Raymond, où il est question d'Yvan Goll, de Saint-John Perse, de Supervielle, de Rabelais, et où l'on trouve des propos de botaniste, présente une telle unité. C'est que l'auteur parle de ce qu'il connaît, de ce qu'il aime. Tout ce qu'il écrit vient de l'expérience. Le recueil donne une fausse impression d'éparpillement, témoin cette indication : « On y trouvera à la fois emmêlés, des souvenirs d'enfance, des regards d'amis et de choses auxquelles je tiens plus particulièrement » (p. 14). Raymond ne coud pas ses textes au fil blanc ; il tisse un réseau d'observations à partir des images de « géographie littéraire » et de « géographie du cœur », image et principe tout à la fois, qui à l'occasion se concrétise, dans l'idée de « paysage ».

Voici, par exemple, le paysage de Joliette : « Pays de la soif matérielle et spirituelle ; pays où le désir hurle, où sous le soleil de juillet, pendant que les âmes saignent de solitude, les troncs de pin laissent couler leur résine poisseuse ; pays des assouvissements rapides et des désirs subits d'où l'on revient les vêtements mal ajustés et les pupilles agrandies » (p. 11). Quelle exégèse serait ici possible, où l'on aurait plaisir à évoquer Gide, Teilhard, Mauriac, Colette, et surtout Réjean Ducharme. Commentant l'œuvre de Saint-John Perse, Raymond arrive à la longue strophe d'*Amers*. Comme dans la plus pure tradition de l'essai depuis Montaigne, le commentaire s'ajoute, se mêle au florilège. Dans la sensation intense du plaisir de lecture, on ne sait plus lequel interrompt l'autre. Une harmonie

s'établit, indivise entre le texte et la glose. Lisons :

Tout le mystère de l'amour physique, cette force intérieure du désir qui monte aussi comme la mer et se gonfle par une série de vagues de plus en plus fortes jusqu'au vertige de la vague de faite, cet aspect féminin de la mer et ce côté marin de la femme, l'une et l'autre dans leurs odeurs et leurs mouvements lunaires et, plus encore que l'affrontement physique, la minute ineffable de la rencontre de deux solitudes, les images marines s'entremêlant aux érotiques, sont les composantes de ce chant le plus beau qu'ait jamais écrit le poète et un des grands poèmes d'amour de la littérature universelle (p. 69).

Tout est de cette venue. Lire Raymond revient à s'interroger sur ce que devrait être la critique littéraire. Est-ce mettre la poésie en système ? Jeter un regard froid et analytique sur la vie palpitante ? Est-ce retirer au texte son autonomie en croyant la refouler dans le commentaire ? Louis-Marcel Raymond suggère une réponse, ce qui n'est pas, dans les termes mêmes, sans rejoindre l'esprit de la critique de Marcel Raymond, le maître suisse. Il écrit au sujet de Perse : « Aucun poète, aujourd'hui, plus que lui ne me semble mériter la présence active d'une critique intégrale, vivante et sensible, appliquée à faire aimer ce qu'elle éclaire » (p. 34). Pas des principes, mais une conviction ; pas une théorie prônée, mais une pratique patiente de l'œuvre elle-même.

La deuxième partie de l'ouvrage rapporte des propos de botaniste. Comme tout cela se lit avec plaisir ! Nulle prétention savantasse, aucune érudition lourde, mais un regard descriptif, une oisiveté méditante. Dans l'article intitulé « Le fond d'une ancienne mer », on trouve une partie du pays évoqué par Fréchette, Desrochers, Gatien Lapointe, on repense les arbres de Paul-Marie Lapointe, on contourne les îles de Germaine Guèvremont, au passage le salut au pays de Ferron. Un pays réel fantastique, prospecté, toujours revisité. Jamais l'homme n'y est oublié. « Il nous suffira, pour rendre justice à la région des Basses Terres Champlain, d'interpréter le paysage et au centre d'y placer l'Homme » (p. 149). Cette attention à

l'homme québécois de tous les jours marque les écrits de Louis-Marcel Raymond. Un pays n'est jamais plus habitable que lorsqu'on le parcourt à ras de sol et dans tous les sens. Raymond offre une collection de textes vrais et passionnants sur un pays dont tout le sens n'est pas encore trouvé.

D'autres essais parlent du Québec, mais du point de vue des idées politiques. Jamais, politiquement, le problème québécois n'a été aussi ardu. Tout le monde sent qu'on ne peut s'enfermer dans les ornières des partis, il faut les surplomber. Chaque parti politique, au Québec, tend d'une manière forcenée à s'universaliser, c'est-à-dire à s'évader des particularismes démagogiques et des manœuvres électorales. On ressent fortement le besoin d'une pensée. Il faut songer à établir le vrai commentaire, le commentaire le plus vrai possible, du texte de notre histoire. Mais que de glossateurs parasites ! Devant l'événement brut, et les défis sauvages de l'heure, qu'il est difficile de se garder à la fois de l'engagement aveugle et du dégage-ment hypocrite !

Je pensais à tout cela en parcourant le livre de Maurice Champagne : *la Violence au pouvoir. Essai sur la paix*. Je me disais qu'il y a là une somme imposante de réflexions, de thèmes, d'aspects groupés autour de la notion de violence. C'est un cri d'alarme. L'auteur a voulu identifier le « processus de vengeance » contre la société établie qui « contraint les individus à vivre masqués » (p. 254). Il procède à un inventaire minutieux des situations individuelles et collectives où se manifeste la violence. Mais, s'il insiste sur l'urgence d'une morale nouvelle, n'arrive-t-il pas trop facilement à proposer des solutions ?

Mais l'essai le plus important de l'année sur le problème québécois est indubitablement *la Vigile du Québec* de Fernand Dumont. Dix-huit écrits, très souvent des conférences, dont le plus ancien remonte à 1958. Des sous-titres bien trouvés : « petite histoire de nos sentiments » ; « du côté d'un Québec incertain » ; « automne 1970 : l'impasse ? ». La force d'un tel ouvrage, c'est l'unité de pensée et

de ton, cette fidélité à soi-même au long des années. Tout se tient dans ce livre, sans tour de force, sans rupture, sans cabriolet. Une honnêteté qui commande le respect, qui angoisse aussi. Dumont manie un peu difficilement la rhétorique tragique ; on le sent un peu tendu dans ses analyses. Exemple : « Avons-nous célébré la fête exaltée que se donne une société avant d'entrer dans une agonie plus silencieuse ? Avons-nous effectué une prise de parole qui serait le suprême alibi d'une impossible prise en charge de notre destin ? » (p. 95). Et encore : « Voilà que brusquement le destin a fondu sur nous du ciel. [...] Quelques hommes d'ici ont voulu forcer notre destin » (p. 12-13). S'il est un enseignement à tirer du livre de Fernand Dumont, c'est que, devant les problèmes actuels du Québec, une certaine rhétorique ne peut tenir lieu de réflexion, que la première est justiciable de la seconde. L'analyse ne doit pas s'accrocher au ciel, mais s'appuyer sur la terre ; son rôle est d'instaurer des totalités, si brèves, si fragmentaires soient-elles. Il s'agit toujours de décrire un ordre nouveau possible, mais toujours après avoir « marché le terrain ». Passer à l'action, après avoir déterminé un *projet*. Fernand Dumont offre un modèle de conscience vigilante d'une haute exigence et d'une rare sincérité. C'est le projet même de la liberté.

JOSEPH BONENFANT